

corto

Patrick Cintas

Ode à Françoise Hán

n29

Le chasseur abstrait éditeur



Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com

chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-395-1

EAN: 9782355543951

Dépôt Légal: janvier 2017

Copyrights:

© 2017 Le chasseur abstrait éditeur

carto



corto

Patrick Cintas

Ode à Françoise Hân

n29

Le chasseur abstrait éditeur

À l'occasion de **Ce pli ouvert / Sans fragment de bleu**

Longtemps, je me suis demandé
Pourquoi Françoise Hân est poète
Et comment je ne le suis pas moi-même.

Comment je ne le suis pas
Ou pas assez pour l'être...

Je suis de ceux qui naissent pauvres ;
L'œuvre reste donc à construire ;
Et elle se construit ou pas ;
L'ouvrage demeure inachevé.
Existence de constructeur.
J'allais dire *pénible* mais je suis vivant.

Je ne sais pas être moi ;
Je ne suis que le porteur du feu
De la parole des personnages qui me jouent ;
Narrateur perdu pour la poésie ; on
Est ce qu'on n'est pas, iagos futiles.

Elle n'a rien à construire ;
C'est déjà fait ; comment ?
Elle le sait si je ne sais rien d'elle ;
Il n'y a pas d'explication pour le moment.
Elle est née à l'intérieur ; dehors,
Nous attendons qu'elle ouvre la fenêtre.

Elle peut se taire ou le contraire ;
Il peut se passer quelque chose,
Chair à vif, usure du roc ;
Ou ne se passer rien derrière la vitre.
Le jardin porte le soleil à bout de bras.

La lune aussi a des bras solides.
La nuit, le jour n'y changent rien.
Ni les crépuscules de chair, d'os.

Chez *elle*, tout est dit d'avance ;
Dit, joué, comme vous voulez l'entendre,
Le répéter, le parcourir des yeux, le pli ;
Lèvres entrouvertes par tous les temps,
Toutes les humidités relatives, toutes
Les possibilités de retrouver le chemin ;
Des arbres perdent leurs feuilles à l'automne,

Mais pas tous les arbres de la forêt
Ni de l'allée qui mène nos pas.

Partout, ce n'est que chantiers, espoirs
De reconnaissance en tous genres.
Partout, on s'échine jusqu'à tuer
S'il le faut ; partout on élève des murs
En attendant charpente et huisserie.
Partout c'est le rêve qui l'emporte
Sur la réalité mal en point et pire.

Ici, vu du jardin qui nous appartient,
Nous pauvres et nus malgré l'abondance
De mots, la fenêtre porte ses rideaux
D'ardoise sans cesse recommencée ;
Sans effacement d'eau, de sang, de lave ;
La perfection se lisse dans ses yeux ;
Les carreaux figurent des transparences.

On ne voit pas le monde si on l'habite.
Mais l'habitant en question n'a pas de demeure
Autre que celle de ses jouissances.
Il n'y a rien à l'extérieur vu de l'extérieur.
Et on n'entre pas dans la maison qu'elle habite.

On voit le rideau frémir, le carreau goutter ;
La pluie, le soleil prennent la forme d'un livre.

J'aime les plis. Drapés impossibles
A fixer sur le plan blanc qui obsède
Les passants, les fuyards, les immobiles.
Le livre sort, il est dehors, sur le seuil.
Il n'ira pas plus loin ; on l'ouvre
Et nos fugitives parois se couvrent
De scènes anciennes, de murmures éternels,
De jambes croisées, de regards familiers ;
Chaque page est un pli du rideau ;
Le vent, le nécessaire vent, nous balaie ;
Nous retournons dans le jardin de nos pensées.

Creuser, voler, nous n'avons pas le choix
Car c'est dehors que nous habitons,
Passants, fuyards des jardins de poésie.
Et pourtant elle n'attend pas ; son ombre
Traverse la fenêtre, de jour comme de nuit ;
L'homme voit ses limites, l'art et la mort ;
Ce que nous vivons ensemble et ce que nous cessons
De vivre ; il n'y a pas de fleur plus significative
De notre impuissance à devenir poète

Alors que c'est ce que nous désirons le plus au monde.
Mais ce n'est pas l'objet de son désir ;
Elle possède les lieux depuis longtemps,
Depuis toujours peut-être ; elle ne creuse pas,
Elle ne vole pas dans les airs comme les oiseaux
De nos fantaisies palliatives ; elle apprend à voir.

Il y a une grande différence entre voir,
Ce qui s'apprend, et se mettre au travail
Pour en finir avec les chantiers de l'existence.

Nous n'en finirons jamais ; elle a déjà
Tout vu ; ce jardin qui est le nôtre,
Où n'habitent pas les poètes que nous sommes,
Laisse ses allées aller à la dérive poussé
Lui-même par le vent, la marée, ce qui va
Plus vite que le moindre soupçon ; mais
N'est-il pas agréable de se voir dans le reflet
Des carreaux qu'elle brique de l'intérieur ?

Nos maisons, nos châteaux finissent mal ;
J'ai vu comment les murs de ma maison
Se sont penchés contre les arbres ;
Je n'entrerais jamais dans cet ersatz.

Personne n'entrera dans ce qu'il a construit.
Un chant ne remplacera pas les murs
Et les murs sont faits pour être vécus
De l'intérieur; autant retourner sur nos pas,
Ouvrir les plis qui choient à l'extérieur,
Apprécier les écailles non de justice
Mais de judicieuse observation.

Et là, sur le paillason de bienvenue,
Les pieds agités d'insectes pressés,
Faut-il appeler ? *Naitre*, dit-elle,
Et disparaître sans laisser de traces ?
Nous y pensons dans l'attente et
Dans notre dos d'autres s'avancent.
La fenêtre, clouée au mur sur les rosiers,
Frémit sans laisser voir qu'elle nous regarde.

Qui appelle ? Nos regards se croisent
A l'infini éternel tant qu'il existe
Pour nous et dans toutes les choses
Qui impressionnent nos sens; la voix,
Celle qu'on entend, ne vient pas
De l'intérieur; elle nous appartient.

Chaque fois qu'au hasard de la promenade
Ou de l'aventure nous tombons nez à nez
Sur ce qui nous ressemble et se distingue
Pourtant de nous, c'est la poésie qui
S'interpose, *langage des langages*,
Disait-il. Certes il n'est pas sage
De croire ni de douter; mais l'intérieur
Des mots qui désignent et changent
A besoin de poésie pour notre bien
A tous; on n'entre pas, ai-je dit,
Mais le poète sait figurer son regard;
Ces gouttes de rosée extérieures nous parlent.

On a beau s'échiner, se tuer à la tâche,
Jalouser, dénoncer, trahir, écrire, vivre
En chaisière dans le jardin public, rien
N'interdit de s'arrêter devant le mur
Qui a toujours été là, percé de sa fenêtre,
Les pieds dans les rosiers, le toit bleui
Par tant de ciel qui ne descend jamais
Même par temps de nuit, d'orage, de guerre.

Mon histoire, ton histoire, nos avortements,
L'immobilité est un effet de miroir;

Les pages seules se couvrent d'écriture.
Quel spectacle ! Quelle complexité !
Jamais le néant n'a été aussi visible,
Entendu, touché, peut-être apprécié
Comme la langue sait le faire
Quand elle y met du sien ; « la page blanche,
Dis-tu, n'a pas de marge. » Qui prétend alors
S'immiscer à toutes fins utiles ?

Briser le silence ne rompt pas le temps
Qu'il met à nous empoisonner la vie ;
La voix est nécessaire ; pli de l'organe aussi.

S'il y avait un dieu (un seul d'entre eux),
Il serait l'ouverture de ce pli ; mais
Comme va le monde, à feu et à sang,
Il n'y a guère que la poésie pour ouvrir ;
Ecartement des cuisses pour recevoir et donner ;
Nous ne savons rien d'autre ; sur nos genoux
De bidets errants la joie rend des enfants
Comme la gueule des épouvantables statues
De nos toits bleus, noirs, rouges ou verts ;
Il y a du charme là-dedans ; plaisir d'appât ;
Levez la tête vers le haut quand vous plongez ;

Le monde ne vous a pas quitté mais vous êtes
Sur le point d'en changer ; c'est tout l'effet
De la poésie destinée à ceux qui aiment la vie
Autant que la mort et l'homme mieux
Que ses rassemblements inévitables
A la surface qui martèle l'Histoire ;
Martèle le métal de nos reflets, à chaud,
A froid, avec ou sans la science, près du cœur
Ou au contraire loin de tout ; la fin
S'annonce toujours par des signes.

Alors il faut parler ; qu'est-ce qu'écrire
Sinon parler seul en attendant d'être entendu ?
Les pages portent des traces de coups ;
Elles ne prétendent pas limiter le cri ;
Des encres interrompent le vertige,
Glissements de nuit le jour, claquements
De langue à sec la nuit, joies et arrêts
Au bord, à la surface, jamais quelquefois,
Souvent toujours ; lire demeure un plaisir ;
Te lire, lire à haute voix pour être entendu,
Parler entre les lignes qui fondent le vers
Sans quoi la poésie n'est plus ce qu'elle était.

C'est pourquoi le livre existe ; livre de papier,
Livre d'homme, tradition de l'écrit ou de l'oral,
Ce recours à la poésie a besoin du livre
Parce qu'il enferme, abrite, contient ;
Beau livre d'ailleurs, bien fait de sa personne,
Interrompu par d'autres fenêtres d'encre.
Si ma voix ne lisait pas, on n'entendrait rien.
Mon palais idéal en frissonne ; je reviendrai
Vers toi comme je ne reviens jamais, clair voyant.



Chez Jacques Brémont
Encres de Michel Marchetti

Corto chez *Le chasseur abstrait éditeur*:

- Corto n21 : **Quartier bas** de *Gilbert Bourson*
- Corto n22 : **Entretiens** à propos d'*Otrofictif*, poème narratif de *Pierre Vlélo*
- Corto n23 : **Le Diseur**, ballade de *Robert Vitton*
- Corto n24 : **désordre partout**, *fruition* de *Nicolas Zurstrassen*
- Corto n25 : **Histoire de la femme en poésie** de *Luce*
- Corto n26 : **Pierre Boulez** de *Pascal Leray*
- Corto n27 : **Spalas**, poème de *Jules Sarabande*
- Corto n28 : **Sarabandes fixes** de *Alan Sévellec*

LA TRILOGIE FRANÇAISE



roman de patrick cintas

Le chasseur abstrait éditeur

« L'existence est en érection. On peut le dire sans passion. Le personnage en carton-pâte aujourd'hui personne n'épate. Mais entre les prêchi-prêcha du Classique encore à l'achat et les pets poussifs de sirène du Populaire qui fait peine, le Moderne fait ses petits dans les trous de leur appétit. Le restaurant n'ouvre ses portes qu'à l'heure où les autres en sortent. Racine n'est pas rancunier car le vrai reste toujours vrai. Et les rigolos de la scène sont trop payés, jusqu'à l'obscène, pour qu'on les plaigne plus que ça. Le vrai moderne est un poussah. Il revient à la verticale pour des raisons grammaticales et non point parce

que les mots, qui plaisent tant aux vieux gogos, de l'aristo au prolétaire, des vers peuvent faire la paire, au féminin comme au macho. Dans le pays des maréchaux la langue s'en prend plein la gueule côté lexique pour people. Ça ne lui fait ni bien ni mal et ça reste même moral. Mais le Moderne a la grammaire, seul lien naturel au sommaire de tous les jargons de l'humain. Les voilà les petites mains de l'Universel en cavale, face aux attentions générales. On donne à boire et à manger pour le travail faire payer. On est encore à la caverne à s'armer contre le moderne avec des grands et des petits et des vieux qui font de l'anti mais dans le sens de la morale sous l'égide préfectorale. Pour la morale je veux bien, mais il faut avoir les moyens et pas du fric qu'on ne partage qu'en fonction de l'héritage. On moralise si on sait. Si on ne sait pas on se tait. Mais la parole est à l'écume et la vague prend du volume pour noyer les petits poissons de l'art qui connaît la chanson de l'aubade à la sérénade. Le Moderne est à la noyade parce qu'ainsi le veut papa et que maman qui sait tout ça ne dit pas non à la dernière. Il aime torcher son derrière avec du papier comme il faut. Il faudrait prendre le bateau et reconstruire l'Amérique ailleurs que dans l'océanique. L'indigène a aussi ses lois et sur ses trônes de grands rois, et des batailles pour la frime, qu'on se demande à quoi ça rime. Entre ceux qui portent la croix et ceux qui entendent des voix, entre les pantins du royaume et la farce qui est dans l'homme on s'invente des jacuzzis adaptés au néonazi. Au bout du compte on se ressemble et même parfois on s'assemble pour reproduire et s'amender. Le Moderne veut parler mais parler au bourge est inutile. Il ne quitte son domicile que pour vaquer dans les sénats et montrer qu'il est toujours là. Vulgum Pecus qui le décline n'entrave rien si ça le mine. Il vote toujours en secret mais on sait bien où il le met. Entre la Loi qui fait des siennes et le Jeu qui se met en scène, Burgus et Pecus ne voient

rien et si jamais ils voient trop bien parce que l'effet de la cause n'a rien à voir avec la chose selon ce qu'ils savent de tout ce qui n'est rien pour le joujou que la Loi planque sous la couche, alors ils tirent dans la bouche comme ils se torchent le croupion. On peut avoir de la passion et de l'honneur sous les aisselles, s'il s'agit de remettre en selle le Marius qui en a trop dit, c'est bien après qu'on l'applaudit. On a tous reçu dans la tronche de l'ode les plus belles bronches et même pour pas un radis. Le travail de l'après-midi efface les matins qu'on chiade *de l'aubade à la sérénade*. Je me demande si la nuit et la lumière qui s'ensuit ne serait point l'échappatoire, entre matelas et armoire. Après tout si je dois bouffer et des grands froids me préserver, que reste-t-il à la patience sinon le jour et ses cadences ? Autant fermer avec les yeux la porte au nez des besogneux et des payeurs qui les inventent. Mais si le sommeil est en vente comme le dit mon petit doigt, je suis chez qui si pas chez moi ? Pas étonnant que je demande du sexe au moins les dividendes. Entre le jour où on se voit et la nuit que je te conçois, c'est à peine si l'interstice laisse passer mon appendice.»

Extrait de

La Trilogie française

de Patrick Cintas

chez *Le chasseur abstrait*

Roman satirique. Son premier objectif est d'amuser, mais il s'agit aussi de dresser un bilan de l'état **d'une société française en proie aux idées d'épuration**.

C'est l'histoire burlesque d'un poète nommé Virgile. Amputé par accident de son membre viril, il est entraîné

dans une suite d'aventures qui enrichissent sa connaissance de la douleur française.

Et le voilà soumis aux affres de l'héritage, de la justice, des croyances, des manœuvres politiques, et j'en passe...

À la fin, il traverse le canal qui sépare le Paradis républicain de l'Enfer pour tout le monde. Mais devant les Fours, il est choisi pour enfourner. Il sauve même Mickey qui avoue :

«Je ne sais pas dans quelle histoire je me suis encore fourré, mais sans vouloir trop me gourer j'ai l'impression que c'est le style de notre vieil ami Virgile. Et il est là, en chair et os, avec sur la tête un bitos et rien dessus jusqu'à ses lattes qu'il a chaussées de deux patates dont il se sert pour enfourner...»

Un roman rappé. Pour un slam.

Plutôt que de conter une histoire, j'ai choisi de la chanter.

Marre du style *écriture parlée*... Un petit effort et la parole renoue au moins un peu avec le travail.

L'octosyllabe est bien sûr le vers traditionnel du roman burlesque français, mais c'est aussi celui de la chanson. Comme il s'agit de rester simple et d'amuser (comme dit Bukowski), le lecteur est invité à rapper au lieu de lire. Ça change !

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-395-1
EAN : 9782355543951

Dépôt Légal : janvier 2017

carto

Prix: 10 €

